

Le pays où l'ombre portait plainte

Dans le village de Zangobwé, au nord du fleuve Djaba, on ne riait plus depuis que le soleil avait été élu maire à vie. Oui, vous avez bien lu : le Soleil, celui qui cogne, aveugle, et fait fuir les lézards sous les tôles. Le conseil des anciens, frappé d'une soudaine insolation collective, avait voté à l'unanimité pour « la lumière de la transparence ». Depuis, l'ombre était interdite. Littéralement.

« Une nation lumineuse ne se cache pas dans l'ombre ! », clamait le Maire-Soleil à chaque lever, tandis que les femmes cachaient leurs enfants sous desalebasses pour éviter qu'ils ne fondent. Les arbres furent rasés. Les parasols, bannis. Le port du chapeau ? Délit de sédition.

Les vieux qui vivaient à l'ombre des souvenirs furent priés d'oublier. Les poètes qui écrivaient au crépuscule furent taxés de conspirateurs lunaires. Même les chiens n'avaient plus le droit de se gratter sous les manguiers, sous peine d'être déclarés « ennemis de la clarté nationale ».

Dans ce chaos torride vivait Balbina, une couturière sans âge mais à l'aiguille vive. Elle cousait des vêtements pour les morts, car les vivants avaient trop chaud pour s'habiller. Elle disait : « Les morts ont au moins le droit à un peu de pudeur. » Un jour, en plein midi, elle retrouva une minuscule ombre cachée sous le pied d'un chien galeux. Elle l'adopta aussitôt. Elle l'appela « Ti-Brun ».

La rumeur se répandit comme une goutte d'eau sur tôle brûlante : Balbina possédait une ombre. Une vraie. Un morceau de silence frais dans une marmite d'échos solaires. Les enfants la suivaient, les vieillards la bénissaient en cachette, les chiens la léchaient par solidarité caniculeuse. Même les margouillats la regardaient avec respect depuis les murs surchauffés.

Le Maire-Soleil, furieux, convoqua une Assemblée Exceptionnelle de Crémation Préventive. Balbina fut traînée devant le peuple suant.

— Tu abrites l'ombre, sorcière ! Tu défies la clarté !

— Non, Excellence. Je protège la mémoire. L'ombre, c'est ce qui reste quand la lumière passe...

Un silence s'abattit. Même le soleil hésita un instant. Les mouches suspendirent leur danse, les ventilateurs cessèrent de gémir, et les coqs du marché oublièrent de crier.

C'est alors que Ti-Brun bondit et se multiplia. De son museau surgit une forêt miniature. Chaque feuille projetait un souvenir : les jeux d'enfance à l'abri du baobab, les amours murmurés à la lueur du crépuscule, les palabres sous la véranda, les silences complices entre deux gorgées de thé brûlant. Les gens pleurèrent, non de chaleur, mais de nostalgie.

Le Maire-Soleil pâlit. Ce qui, pour un soleil, est un exploit.

— J'aime les pays qui ont besoin d'ombre, murmura une enfant. Sinon, comment rêve-t-on ?

Alors, contre toute attente, le soleil fit un pas en arrière. L'ombre revint, discrète, tendre, nécessaire.

Balbina devint ministre de la Sieste. Et depuis, à Zangobwé, chaque habitant porte un chapeau, une mémoire, et un coin d'ombre cousu dans la poche.

Le pays transpire toujours, bien sûr. Mais il rêve mieux. Et parfois, il rêve même tout haut, à l'ombre d'un grand manguier. Et cela, c'est déjà une révolution.